

ALEXANDRA
LAPIERRE

BELLE GREENE

ROMAN



UN DESTIN EXCEPTIONNEL

LA NOUVELLE HÉROÏNE
D'ALEXANDRA LAPIERRE

Flammarion

ALEXANDRA LAPIERRE

BELLE GREENE

New York, dans les années 1900. Une jeune fille, que passionnent les livres rares, se joue du destin et gravit tous les échelons. Elle devient la directrice de la fabuleuse bibliothèque du magnat J.P. Morgan et la coqueluche de l'aristocratie internationale, sous le faux nom de Belle da Costa Greene. Belle Greene pour les intimes.

En vérité, elle triche sur tout.

Car la flamboyante collectionneuse qui fait tourner les têtes et règne sur le monde des bibliophiles cache un terrible secret, dans une Amérique violemment raciste. Bien qu'elle paraisse blanche, elle est en réalité afro-américaine. Et, de surcroît, fille d'un célèbre activiste noir qui voit sa volonté de cacher ses origines comme une trahison.

C'est ce drame d'un être écartelé entre son histoire et son choix d'appartenir à la société qui opprime son peuple que raconte

Alexandra Lapierre. Fruit de trois années d'enquête, ce roman retrace les victoires et les déchirements d'une femme pleine de vie, aussi libre que déterminée, dont les stupéfiantes audaces font écho aux combats d'aujourd'hui.

Alexandra Lapierre s'attache à mettre en lumière les destins inouïs de femmes oubliées par l'Histoire. Elle est notamment l'auteur de Fanny Stevenson, Grand Prix des Lectrices de Elle; d'Artemisia, Prix XVII^e siècle et « Book of the Week » de la BBC;

de Je te vois reine des quatre parties du monde, Prix Historia du meilleur roman historique; et de Moura, Grand Prix de l'Héroïne Madame Figaro. Ses livres sont traduits dans une vingtaine de pays.



© Jean-Luc Luysen/GAMMA RAPHO

Flammarion

Belle Greene

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Robert Laffont

La Lionne du Boulevard, 1984.

Un homme fatal, 1987.

L’Absent, 1991.

Fanny Stevenson, 1993.

Artemisia, 1998.

Le Salon des petites vertus, 2000.

Le Voleur d’éternité, 2004.

Aux éditions Arthaud

En collaboration avec Christel Mouchard

Elles ont conquis le monde. Les grandes aventurières, 1850-1950,
2007.

Aux éditions Plon

Tout l’honneur des hommes, 2008.

L’Excessive, 2010.

Aux éditions Flammarion

Je te vois reine des quatre parties du monde, 2013.

Moura, la mémoire incendiée, 2016.

Avec toute ma colère, 2018.

Retrouvez l’actualité de l’auteur sur
www.alexandralapierre.com

Alexandra Lapierre

Belle Greene

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0814-9033-8

À Frank
À Garance, Leo et Lavinia

« Que nul ne découvre ton secret »
Formule de politesse yoruba, golfe de Guinée

« Laisse-moi te dire un secret, mon amour. Si tu continues à m'aimer, tu découvriras que ce sera *malgré* les choses que je fais, et *malgré* celles que je dis, et *malgré* celles que je pense. »

*Lettre de Belle da Costa Greene à son amant
Bernard Berenson, expert et grand historien d'art,
avril 1909*

« Le problème avec moi ? C'est ma curiosité. Un désir insatiable, irrésistible – pour ne pas dire parfaitement fou – de tout connaître. Connaître l'univers, j'entends le monde entier. Connaître les gens, tous les gens. Connaître toutes les émotions. Connaître toutes les sortes de relations humaines, qu'elles soient divines ou infernales. »

*Lettre de Belle da Costa Greene à Bernard Berenson,
juillet 1910*

« J'écris dans mon Journal ce que je n'ose pas dire à haute voix – des choses incorrectes, horribles, scandaleuses, qui m'amuse. Car au fond, dans tout ce que je fais, dans tout ce que je pense, il y a toujours *un petit sourire*. »

*Lettre de Belle da Costa Greene à Bernard Berenson,
juillet 1910*

« J'ai été heurté de plein fouet par un astre vagabond... J'ignore de quelle couleur était ce soleil filant. Un soleil noir ? Un soleil pourpre ? Ou, comme j'en ai l'impression, un soleil d'un or éblouissant ? Quoi qu'il en soit, après une telle rencontre, c'est un miracle que je sois encore vivant ! »

*Lettre de Bernard Berenson à son ami Neith Hapgood,
été 1911*

AU LECTEUR

Le lecteur n'est pas sans savoir que pendant les deux siècles et demi que dura l'esclavage aux États-Unis, les maîtres abusèrent couramment de leurs esclaves, donnant naissance à des enfants métis, qui restèrent esclaves.

Ces métissages, qui se poursuivirent sur plus de huit générations, donnèrent naissance à toute une population d'esclaves aux traits « caucasiens », aux cheveux lisses et à la peau claire. Lors de l'abolition de l'esclavage en 1865, rien dans leur apparence physique – ou presque rien – ne les distinguait de leurs propriétaires blancs.

À la fin de la guerre de Sécession, toujours en 1865, la loi américaine accorda le droit de vote et l'égalité civique aux anciens esclaves.

Mais douze ans plus tard – et jusqu'en 1964, lors de la signature des *Civil Rights Acts* –, la loi revint sur ces droits et divisa la population en deux groupes dans tous les recensements : *white or colored*. Elle obligea les métis à se déclarer comme noirs, selon la « règle de l'unique goutte de sang », qui stipulait qu'un seul ancêtre africain suffisait pour faire une lignée de « gens de couleur ».

En cette période du XX^e siècle où la ségrégation et les persécutions contre les Noirs sévissaient plus violemment que jamais, les métis qui pouvaient être pris pour des Blancs se

Belle Greene

trouvèrent confrontés à la tentation de transgresser la loi, de basculer dans la clandestinité, et de franchir au péril de leur vie la barrière de couleur.

Se faire passer pour blanc quand on était légalement noir portait un nom qui n'a besoin d'aucune explication outre-Atlantique : *The Passing*.

Le lecteur qui désirerait en savoir davantage sur l'histoire du « Passage », sur les origines de la famille de Belle da Costa Greene, et sur les mille mondes de son fabuleux entourage de milliardaires, d'érudits et de collectionneurs, trouvera à la fin de cet ouvrage un cahier de photos, un petit glossaire du bibliophile et une brève bibliographie.

Est-il besoin de souligner que les termes qui désignent les Afro-Américains ne m'appartiennent pas, mais proviennent de documents historiques ? Et qu'il ne saurait être question de leur ôter leur violence et de les édulcorer, quand il s'agit de témoigner d'une abominable réalité ?

Tous les épisodes de ce livre s'appuient sur des faits réels. Et tous les personnages ont existé.

Bien que le ton et la technique du roman me soient apparus comme les seuls possibles pour relater le foisonnement des aventures de Belle, je me suis attachée à respecter les dates et les faits en ma connaissance. Le lecteur peut considérer que même les scènes les plus romanesques, les incidents les plus anecdotiques, sont le fruit d'une enquête dans les archives d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique, et que la moindre péripétie repose sur des traces documentées.

A. L.

Prélude

L'ENVELOPPE SCELLÉE

Londres, 1943 – laboratoire de recherche du Courtauld Institute of Art

En cette fin du mois d'août 1943, le professeur Dan Thompson, directeur des recherches sur les techniques de la peinture ancienne et la restauration des fresques, se tient debout, tête baissée, devant son bureau. Il vient d'apprendre une triste nouvelle. L'un de ses protégés américains à Londres, un jeune aviateur de l'American Air Force basé en Angleterre, est mort. Non pas lors d'une mission de bombardement, mais en se tirant une balle dans la tête. C'était le 3 août dernier. Il s'appelait Robert Mackenzie Leveridge – dit Bobbie Leveridge. Il avait vingt-quatre ans. Il était l'un des plus charmants garçons que Dan eût jamais rencontrés. Et le neveu, le fils adoptif, l'enfant adoré de sa collègue, la directrice de la Morgan Library de New York, l'illustre Belle da Costa Greene. Une amie très chère.

Lors de sa dernière permission, en juin, Bobbie était descendu chez Dan et lui avait rendu visite au Courtauld Institute, comme il le faisait toujours. Sur le perron, au moment de rejoindre sa base, Bobbie s'était brusquement retourné. Il avait sorti une enveloppe de sa poche et la lui avait tendue : « Je voudrais que vous gardiez cette lettre. » Dan l'avait acceptée avec autant de surprise que de déférence. Pensant qu'il

s'agissait des dernières volontés de Bobbie au cas où son avion serait abattu, il avait répondu : « Je vais la mettre au coffre. » « Non, avait dit Bobbie, je voudrais que vous la lisiez tout de suite. » Sur ces mots, il avait dévalé les marches et s'était enfui.

Dan, qui pourtant n'était pas un sentimental, avait longuement regardé sa haute silhouette disparaître derrière les arbres de Portman Square. Une tête blonde sous la casquette d'uniforme, de grandes mains diaphanes, une allure de poète ou de héros. L'incarnation de la jeunesse, du courage et de la beauté.

Vaguement ému en songeant aux combats qui attendaient ce garçon, il avait retourné l'enveloppe. Elle n'était pas timbrée, mais marquée d'une étiquette *Examiner 908*. Elle avait donc été ouverte par les services de censure anglais qui filtraient les courriers venant d'Amérique. Pas d'adresse, mais le nom du destinataire tracé d'une écriture ronde, très féminine : « Lieutenant Robert M. Leveridge, aux bons soins de Mrs Stevens. »

Craignant une indiscretion en lisant une lettre de femme qui ne lui était pas destinée, Dan n'avait pas osé l'ouvrir et l'avait rangée dans son coffre, comme il en avait eu l'intention.

Et maintenant, Bobbie était mort.

« Tué d'une blessure par balle qu'il s'est infligée à lui-même dans un moment de démence », ainsi s'exprimait le ministère des Armées.

Qu'est-ce qui avait pu acculer ce garçon, tellement loin de toute folie – plein de raison et de santé au contraire ! – à se faire sauter la cervelle ?

Un suicide incompréhensible.

Et dire que Dan l'avait vu deux mois plus tôt, et qu'il n'avait rien compris, rien senti de son désarroi.

Il y avait bien eu l'incident de cette lettre que Bobbie lui avait confiée et demandé de lire *tout de suite*.

S'il l'avait fait, aurait-il pu empêcher ce drame ?

D'un pas lourd, Dan Thompson se dirige vers le coffre de son laboratoire. Il en sort l'enveloppe, se rassoit à son bureau, chausse ses lunettes et déplie les quatre feuillets qu'elle contient. Huit pages recto verso. Pas de date, mais un en-tête : *995 Madison Avenue*.

« *Darling*, Il m'est presque impossible de t'écrire sans te dire toutes ces choses absurdes qui veulent dire *Je t'aime...* »

Il s'agit bien d'une lettre de femme. Et d'une lettre d'amour. Probablement la dernière lettre de la fiancée de Bobbie : une certaine Nina, dont il était follement épris.

À mesure que Dan avance dans sa lecture, il sent comme un vague agacement. Les mots doux de la demoiselle lui semblent niais, et son esprit confus. Mais ses minauderies ne sont rien, comparées à la suite. Dan doit relire plusieurs passages pour bien comprendre.

Ce que cette fiancée, qui se définit comme une *clean white girl* – une jeune fille blanche, au sang bien propre –, ce que cette femme écrit à cet homme, à ce soldat au front, dépasse les limites de l'entendement.

...Elle lui dit que, depuis qu'elle-même lui a appris l'année dernière « la chose » que son père a découverte au terme d'une petite enquête, « la chose » qui leur a rendu la vie impossible, elle ne voit plus d'avenir pour eux.

Mais qu'elle est de nature fidèle et qu'elle l'épousera quand même, à la condition qu'il se fasse castrer.

Elle dit encore, avec moult protestations d'amour, qu'il devra se faire castrer de toute façon, même si elle ne l'épouse pas. *Tu en es conscient, n'est-ce pas mon chéri ?*

Dan sent la nausée monter.

Elle dit aussi qu'elle ne pourra supporter de ne pas avoir d'enfants à cause de lui, qu'elle ne pourra accepter de ne pas

Belle Greene

devenir mère. Et qu'en conséquence, il devra approuver qu'elle fasse appel à un donneur anonyme.

Elle insiste sur sa peur que Bobbie maltraite les rejetons qui ne seront pas de lui... Elle exige donc qu'il s'engage dès maintenant à les aimer comme les siens.

Elle ajoute que l'idée de vivre avec *l'argent de la putain noire du banquier John Pierpont Morgan* – la mère adoptive que Bobbie vénère, l'amie de Dan : Belle da Costa Greene – la dégoûte, au point que tous les cadeaux que Bobbie lui a offerts lui semblent sales. La perspective de fréquenter cette personne la choque même si profondément qu'elle n'ose penser à la promiscuité qui l'attend, si Bobbie devait continuer à la voir.

En dépit de son propre écœurement et de sa colère, Dan s'oblige à poursuivre.

La jeune fille affirme être consciente de l'attachement de Bobbie à sa tante. Mais elle lui demande d'envisager une rupture, pour que ses enfants n'aient jamais à entendre les commentaires qu'elle-même doit subir chaque jour dans la bonne société. On y raconte que la fameuse directrice de la Morgan Library peut bien paraître blanche aux yeux des naïfs, avoir ajouté à son nom le noble patronyme des *da Costa* et prétendre appartenir à une famille d'aristocrates portugais – ce qui expliquerait sa chevelure sombre et son teint basané –, c'est de la vermine. Une authentique négresse.

Elle souligne que la rumeur émane de plusieurs sources sans malice.

Enfin, elle supplie Bobbie de répondre vite au courrier de son cher papa, car son silence est interprété par *Daddy* comme une preuve d'arrogance et une absence totale de responsabilité morale : selon *Daddy*, deux traits typiques de la race noire à laquelle Bobbie appartient.

Dan a ôté ses lunettes.

Ainsi « la chose » que Bobbie ignorait jusqu'à l'année dernière, « la chose » que cette garce lui a apprise lors de son ultime permission à New York, c'était cela.

En dépit de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus et de sa peau claire, Robert M. Leveridge est noir.

Et sur ce point, les États-Unis ne plaisantent pas. D'après la loi, un seul ancêtre africain – qu'il remonte à de lointaines générations ou à une parentèle récente –, un seul suffit pour donner naissance à une lignée de gens de couleur qui doivent se déclarer comme tels. Une goutte de sang noir, une seule goutte de sang noir dans les veines, fabrique à jamais des « nègres ». C'est l'implacable *One-Drop Rule*, la « règle de la goutte unique », avec son cortège de ségrégations, de discriminations et de persécutions raciales.

Dan Thompson mesure dans la seconde l'ampleur du choc chez ce garçon élevé parmi les nantis de Park Avenue, éduqué à Harvard avec les usages et les préjugés de sa caste, en apprenant ses origines afro-américaines... La crise d'identité que la découverte de cette ascendance a pu générer.

Dan mesure aussi les conséquences d'une telle révélation sur sa vie de soldat. Si les autorités militaires américaines apprenaient que le lieutenant Leveridge était un officier de couleur, elles le sépareraient de ses camarades, l'expulseraient de son régiment, et l'enverraient combattre dans une unité noire.

En lui demandant de lire *tout de suite* cette abominable lettre, Bobbie avait voulu partager avec lui le drame qui détruisait sa vie.

Une preuve de confiance que Dan n'avait pas su saisir.

Et maintenant ? Que doit-il faire ?

Dan Thompson passera plusieurs jours à réfléchir... Brûler cette lettre ? Comment oser un tel geste ? Ce document, que

Bobbie lui a confié moins de deux mois avant de mettre fin à ses jours, explique sa mort. Une forme de testament. Impossible de le détruire.

Communiquer cette lettre à Belle, la mère adoptive de Bobbie, l'amie de Dan qui s'abîme à cette heure en questions sur les raisons du suicide de son neveu tant aimé ? La pauvre femme a déjà souffert d'une crise cardiaque en apprenant la nouvelle. En fait de consolation, la lecture de ce torchon l'achèverait.

Et puis, inutile d'ajouter l'insulte à la douleur... La chère Belle n'a-t-elle pas toujours voulu garder le silence et brouiller les pistes, toutes les pistes, sur son passé ? Impossible de lui infliger une telle humiliation avec ce papier qui la définit elle-même comme « la putain noire de Morgan ».

Elle ne doit pas savoir qu'il sait le secret de ses origines. Leur amitié n'y résisterait pas. Comment supporterait-elle qu'il connaisse, lui, ce qu'elle n'a jamais voulu révéler à quiconque – pas même à son neveu ?

Ainsi a-t-elle pris l'immense responsabilité que Bobbie puisse apprendre la vérité de la bouche de cette stupide petite hyène raciste.

Après beaucoup d'atermoiements, Dan finit par se résoudre à ne rien faire. Ou plutôt à en appeler à son notaire, afin qu'il enregistre ses volontés :

« Cette enveloppe contient un document dont je désire que seule ma chère amie Belle da Costa Greene prenne connaissance.

« Comme je souhaite expressément que ce document ne soit pas vu par d'autres yeux que les siens, je demande à mes exécuteurs testamentaires qu'ils prennent toutes les dispositions pour que cette enveloppe – avec les sceaux à la cire que j'y aurai apposés – soit remise fermée à Miss Greene et en main propre.

Belle Greene

« Si Miss Greene devait être décédée ou incapable pour toute autre raison de recevoir cette enveloppe, je les prie de ne pas la remettre à ses exécuteurs, ni à ses tuteurs, ni à ses représentants.

« Mais de la détruire.

« Je déclare solennellement que le contenu de cette enveloppe m'appartient en propre et qu'il n'est d'aucune valeur dans mon héritage.

« Fait le 9 janvier 1944 à Londres. »

Dan Thompson prend ensuite une grande enveloppe à l'en-tête du Courtauld Institute of Art, dans laquelle il glisse l'enveloppe que lui avait remise Bobbie.

Il cache l'ensemble avec deux sceaux de cire. Et pour plus de sûreté, il écrit encore au recto :

« Cette lettre ne peut être ouverte qu'*après mon décès et seulement* par la main de

Miss Belle da Costa Greene

33 East 36^e Rue

New York, N.Y.

U.S.A. »

Avant d'appliquer la cire chaude en deux endroits, puis d'apposer le sceau du Courtauld, il y glisse un mot de sa main :

« Chère Belle,

« Le contenu de cette enveloppe a conduit un noble garçon à sa mort. Il est injuste de dire qu'il s'est suicidé. C'est cette lettre qui l'a tué. »

Et il enferme le tout dans son coffre. Pour garder le secret – à jamais, pense-t-il.

Livre I

**TROP NOIR POUR LES BLANCS
TROP BLANC POUR LES NOIRS
1898 – 1908**

Chapitre 1

BLACK
1898 – 1900

Georgetown, le quartier noir de Washington, juin 1898

Depuis des semaines, la vieille et redoutable Hermione Fleet, doyenne du quartier noir de Washington, ne trouvait plus ni le sommeil ni la paix. Elle s'agitait dans son lit sans parvenir à changer de position, tant ses os la faisaient souffrir. Et la moiteur de cet étrange mois de juin achevait de l'accabler. Elle avait cependant tenu bon jusqu'ici, refusant aux infirmités de l'âge le privilège de la gouverner. Certes, elle était devenue plus minuscule et plus sèche, mais elle était restée infatigable, continuant à organiser les mariages, les pique-niques et les bals de charité à la paroisse. Son pasteur ne l'appelait-il pas *Notre Petite Dame de Fer* ?

Même ce temps-là paraissait révolu.

De ses yeux bleus que pâlisait la cataracte, elle cherchait parmi les fleurs du papier peint le portrait de son défunt mari. Une grande photo en pied dans son cadre ovale, avec le diplôme du docteur James Fleet en sous-verre. Elle ne distinguait rien. Couchée sur le flanc, elle ne pouvait qu'imaginer la silhouette qui se dressait depuis si longtemps à côté d'elle, sur le mur. De toute son âme, elle priaït son mari d'intervenir, elle lui réclamait son aide.

Cette nuit, elle ne parvenait même plus à formuler clairement le problème, tant aborder ce sujet suscitait en elle une peur qu'elle ne maîtrisait pas. Et cependant, des angoisses devant les entreprises de ses enfants, elle en avait connu !

Au ciel, le Docteur devait forcément savoir les desseins de leur fille Geneviève. Il avait forcément entendu les rumeurs qui couraient.

On racontait qu'à New York Geneviève louait un appartement à des propriétaires qui n'étaient pas noirs.

Qu'elle s'était même installée dans un quartier où ses voisines – des vendeuses de magasins, des couturières, des blanchisseuses – n'étaient pas noires non plus.

Qu'elle se sentait si bien avec ses nouvelles connaissances, qu'elle ne fréquentait plus qu'elles.

Des Blanches.

On racontait encore que Geneviève se gardait bien de dire à quiconque d'où elle venait. Dans quelles rues, dans quel quartier de Washington, elle avait grandi. Mais ses voisines pouvaient-elles l'ignorer ? Geneviève était mariée à l'un des plus célèbres activistes noirs du pays. Certes, il l'avait quittée. Certes, elle n'avait plus besoin d'évoquer son souvenir, ni même son existence.

De là à passer de l'autre bord et à trahir sa race !

Voilà, on y était. La vieille dame avait touché du doigt ce qui l'agitait.

Oui, Geneviève *semblait* blanche. Et alors ? C'était une fausse apparence, un leurre qui ne dupait que les Blancs. Ils ne connaissaient pas la communauté noire, ils ne la comprenaient pas, ils ne savaient pas la voir. Aucune personne de couleur, en rencontrant Geneviève, ne se serait trompée sur ses origines.

À la vérité, le métissage du clan Fleet datait de tant de générations que beaucoup de ses membres avaient le teint

clair et les traits « caucasiens ». Si l'un des quatre fils d'Hermione était bien *sorti noir*, les deux filles – petites, les cheveux d'un blond mordoré, les yeux verts, le nez fin – incarnaient très précisément les canons de la beauté à la mode chez les Blancs. Comme leur mère.

La vieille Hermione était née Hermione Peters, d'une grande famille de musiciens métis établie à Washington depuis le XVIII^e siècle. Son grand-père, un esclave affranchi dès 1797, avait racheté à son ancien propriétaire sa compagne et leurs cinq enfants.

Quant au docteur Fleet, métis lui aussi, il avait pu entreprendre des études de médecine grâce à l'American Colonization Society, une association blanche qui visait à renvoyer en Afrique tous les Noirs, considérant qu'ils ne pourraient jamais s'adapter à une société civilisée. L'association formait donc des médecins noirs pour les implanter dans la colonie américaine du Liberia, en Afrique de l'Ouest. Elle avait ainsi financé l'éducation de trois médecins... qui, tous, avaient refusé de quitter les États-Unis. Le mari d'Hermione était l'un des trois.

Le docteur Fleet avait soigné la communauté noire durant près de trente ans. Non seulement médecin, mais musicien lui aussi. Il dirigeait les hymnes pendant les services religieux et accompagnait sa femme au violon lors des bals de charité. De son côté, Hermione était pianiste. Leur passion commune pour la musique classique les avait unis au point d'appeler trois de leurs garçons Mozart, Bellini et Mendelssohn.

Mozart était aujourd'hui imprimeur, Bellini, instituteur. Mendelssohn, décédé dans sa jeunesse, n'avait pas eu le temps de se tailler une place. Leurs sœurs, Geneviève et Medora, avaient choisi la même voie que leur mère, en devenant professeurs de piano dans les écoles primaires du quartier. Geneviève était non seulement une merveilleuse artiste, mais une passionnée de littérature.

En un mot, les Fleet appartenait à la bourgeoisie la plus lettrée des communautés noires. Aux yeux de leurs amis, ils incarnaient même « l'élite noire de Washington ». L'immense paradoxe était qu'on pouvait les prendre pour des Blancs.

Maintenant, au soir d'une longue vie où elle avait gardé sa tribu – ses six frères et leurs épouses, ses six enfants et leurs conjoints, ses trente neveux et ses vingt petits-enfants – soudée, unie autour des mêmes habitudes, des mêmes traditions et des mêmes croyances, Hermione voyait s'ouvrir un gouffre devant ceux qu'elle aimait.

Ce désastre qu'elle sentait poindre était encore dû à la désertion de ce monstre d'égoïsme et d'inconscience : son gendre. Le fameux professeur Richard Theodore Greener, mari de Geneviève. Une malédiction depuis le premier jour.

Rick Greener pouvait bien passer pour le plus intelligent des avocats noirs de sa génération, le plus brillant des orateurs noirs, le plus dynamique et probablement le plus efficace des activistes noirs : au bout du compte, il avait gangrené le bonheur de tous les siens. Une plaie.

Bien sûr, Hermione comprenait que sa fille l'ait aimé avec tant de constance et de flamme, qu'elle l'ait soutenu contre vents et marées, pendant si longtemps. Tout ce que Greener disait pour défendre la cause de son peuple, tout ce que Greener faisait pour éduquer ses frères et les conduire vers la liberté, ne pouvait que soulever l'enthousiasme. Elle-même avait été séduite par ses beaux discours et son énergie. Rick avait un tel don pour convaincre ! Et un charme qui lui permettait de forcer les portes et de gravir les sommets les plus infranchissables.

Ses titres de gloire ? Les plus inouïs ! Il avait été le premier étudiant noir diplômé d'Harvard. Et le premier professeur noir titulaire d'une chaire de philosophie dans une université du Sud. Le premier et, jusqu'à présent, le seul Noir à avoir

obtenu que la Cour suprême de l'État de Caroline du Sud ratifie son diplôme d'avocat et l'autorise à exercer.

Dieu sait pourtant s'il arrivait de loin ! Petit-fils d'un esclave né en Afrique et d'une mulâtresse en cavale – deux fugitifs qui étaient parvenus à s'échapper vers le nord et à s'installer à Baltimore –, il ne possédait rien, absolument rien, pour s'élever en ce monde. Il avait dû faire vivre sa mère et travailler à onze ans. *Rien* dans son bagage, sinon son orgueil de gamin des rues, et ses poings. *Rien*, sinon son incroyable soif de connaissances, sa curiosité pour le monde, sa puissance de travail, sa ténacité, son éloquence, son magnétisme. Ne s'était-il pas débrouillé pour rencontrer des protecteurs blancs qui avaient financé ses études au collège ? Puis d'autres mécènes blancs pour appuyer partout ses candidatures ?

La vieille Hermione devait lui accorder cela : son mérite. De par la seule force de sa volonté, Rick Greener avait brisé toutes les lois du destin et accédé au rang extraordinaire qu'il occuperait bientôt : le premier consul d'origine afro-américaine qu'on venait de nommer en Russie. Oui, oui, Hermione ne contestait pas la valeur intellectuelle de son gendre.

Elle refusait toutefois d'admettre l'injustice dont elle faisait preuve à son égard, depuis des années. Une iniquité totale. N'en déplaît au clan Fleet, Richard Theodore Greener appartenait à cette classe de grands personnages qui combattent pour l'honneur de l'humanité. Sa foi en l'avenir de ses frères de couleur, son ardeur à les défendre et à leur transmettre ses connaissances le hissaient moralement bien au-delà du commun des mortels. Il avait tout sacrifié à son combat pour la justice et l'égalité.

N'empêche, s'insurgeait Hermione, sur le plan personnel : une nullité. Elle en voulait pour preuve l'abandon de sa fille et de leurs cinq enfants, au terme de trente-cinq ans de mariage. En vérité, les abandons et les problèmes conjugaux de Geneviève ne dataient pas d'hier. Pour être juste, ils

remontaient même au tout début de leur union. Le 24 septembre 1874 : Hermione se souvenait de la date. C'était une année après son propre veuvage.

Feu le docteur James Fleet, qui avait rencontré Rick aux heures où il faisait sa cour à leur fille, avait compris, lui, à quelle sorte d'exalté il avait affaire. Ce jeune homme pouvait bien être diplômé d'Harvard et présenter toutes les garanties d'un avenir radieux, il ne lui plaisait pas. Qui étaient ses parents ? À quelle paroisse, à quelle communauté appartenait-il ? Perplexe, le docteur lui avait refusé la main de Geneviève.

Le vieux Fleet était trop conservateur. Après son décès, Hermione avait cédé aux instances des amoureux. Une erreur. Mais qui aurait pu la mesurer ?

Malgré sa douceur et sa souplesse – un caractère particulièrement facile –, Geneviève était tenace. Elle savait ce qu'elle voulait. Une femme forte, sous son apparente soumission. Durant plus d'un an elle avait attendu son heure, s'employant à convaincre sa mère de lui donner son consentement. Et elle l'avait obtenu.

Hermione reconnaissait en sa fille son propre entêtement, et cette gaieté, ce goût pour la vie qui leur permettaient de garder le cap en toutes circonstances. Elle la savait capable de survivre aux pires adversités. Oh, elle pouvait se flatter de l'avoir bien élevée ! Elle lui avait appris la politesse, les bonnes manières, le sens de la tenue. Et la résilience.

Et puis, Geneviève semblait tellement éprise...

Il faut avouer que, à cette époque, Rick Greener avait tout pour lui. Grand, mince, élégant, avec cette distinction d'aristocrate qu'il avait acquise à Harvard, et des traits qui pouvaient le faire passer, lui aussi, pour blanc, on le repérait entre mille.

Sans parler de son éducation que très peu d'hommes de couleur aux États-Unis pouvaient se flatter d'avoir reçue.

Ce temps paraissait si loin !

Si loin, ces douze années après la fin de la guerre de Sécession, où les Blancs avaient « tenté l'expérience » de l'intégration, et concédé aux hommes de couleur le droit de vote et l'égalité civique. Douze années entre cette époque pleine d'espoirs, cette période dite de la « Reconstruction », et les abominables lois *Jim Crow* de 1877, avec leurs cortèges d'atrocités. Interdiction aux Noirs de monter dans les mêmes trains que les Blancs, de boire aux mêmes fontaines, d'utiliser les mêmes toilettes, de fréquenter les mêmes lieux publics, les mêmes restaurants, les mêmes théâtres et, bien sûr, les mêmes universités.

La reprise en main des États du Sud par les Conservateurs avait entériné ce retour en enfer. Et le Nord n'avait pas bougé, arguant que l'unité du pays et la réconciliation nationale étaient à ce prix. L'amendement à la Constitution des États-Unis, qui en 1870 avait garanti le droit de vote à tous les citoyens mâles, sans distinction de race, avait été abrogé purement et simplement par la Cour suprême quelque temps plus tard. Au même moment, à Washington, le Congrès refusait de voter des lois contre le lynchage. Et pour cause ! Les élections de 1877, qui s'étaient déroulées dans la violence et la corruption, avaient donné le pouvoir aux réactionnaires sudistes.

Les conquêtes de Rick Greener, ses victoires sur l'ignorance et la misère, s'étaient donc arrêtées net. Elles avaient même si rapidement tourné au cauchemar, qu'il avait dû quitter ses postes universitaires les uns après les autres. On cessait de le payer. On lui ôtait ses élèves. On l'humiliait. On le menaçait. Et les étudiants noirs qui lui étaient restés fidèles, on les torturait. Pas étonnant qu'il se soit engagé avec tant de fureur dans la lutte politique pour le maintien des quelques avantages acquis à l'heure du triomphe des Libéraux ! Même aux yeux d'Hermione Fleet, qui s'était construit une vie paisible au sein de sa paroisse et n'éprouvait aucun besoin de sortir de la communauté noire de Washington, les lois que votait ici

les politiciens étaient une honte... Comment ne pas s'élever avec son gendre contre la ségrégation, la discrimination et les persécutions raciales que les États du Nord – soi-disant favorables à l'émancipation des Noirs – avaient acceptées sans broncher ? *Séparés, mais égaux !* disaient-ils. Quelle hypocrisie !

De là à courir les meetings dans tout le pays pour parler de l'éducation des Noirs en laissant, comme le professeur Greener, sa femme et ses cinq enfants sans protection, sans pain et sans ressources, il y avait une marge ! Ah ça, Rick savait s'agiter sur les podiums de Dayton, de Baltimore, de Boston, écrire jour et nuit des articles sur les droits civiques et s'emporter au nom de l'égalité. Mais pour ce qui touchait à l'enseignement de son propre fils ou à la bonne tenue de ses filles : *zéro*, jugeait Hermione. Combien de semaines consécutives avait-il passées dans son foyer ? Trois ? Il ne restait jamais chez lui. Quelques Noël, sans doute. Quelques Thanksgiving, peut-être... Si Geneviève n'avait pas eu tout le clan Fleet derrière elle, si elle n'avait pu longtemps habiter au bloc 1400 de T Street dans la maison mitoyenne de sa mère, si elle n'avait sué sang et eau pour nourrir ses cinq petits avec des travaux d'aiguille et des leçons de piano, comment auraient-ils survécu ? Et comment allaient-ils survivre aujourd'hui à New York, quand le chef de famille, nommé consul à Vladivostok avec des émoluments confortables, s'appêtait à voguer sans eux vers de nouvelles aventures, en clamant qu'il ne subviendrait pas aux besoins de ses rejetons au-delà de leur dix-huitième anniversaire ? Une figure de style. En effet, quatre de ses enfants atteignaient cet âge. Seule la benjamine restait donc à sa charge. Il n'avait de toute façon aucune intention d'envoyer un sou à quiconque. Pourquoi changer ses bonnes habitudes ? Durant près d'un quart de siècle, il n'avait cessé de dépenser ses revenus avec ses maîtresses. Ou avec ses camarades de combat.

Aucun doute : sa belle-mère le haïssait. Il l'avait déçue, elle aussi.

Et maintenant, du fait de la disparition imminente de son mari au bout du monde, Geneviève lui annonçait sa propre arrivée pour le lendemain. En d'autres circonstances, la vieille dame se serait réjouie de la visite de son enfant. Mais pas ce soir. Comment ne pas se douter de ce que Geneviève venait chercher auprès d'elle ?

Hermione se préparait à leur rencontre comme à un combat. À quatre-vingt-dix ans, quand la mort lui saisissait les membres, aurait-elle la force de vaincre la volonté de sa fille et d'empêcher sa trahison ?

*

Tout s'était déroulé comme Hermione l'avait imaginé. Geneviève était arrivée par le train, sans ses cinq enfants... Ce ne pouvait être pour elle une question d'économie. Mozart aurait payé le voyage de ses neveux. Car ici, dans le clan Fleet, le plus fortuné assumait les frais des plus pauvres. On ne vivait qu'en groupe, on ne se déplaçait qu'en bande. Jamais seul. À moins d'une affaire urgente, trop grave pour y mêler quiconque.

Le seuil à peine franchi, Geneviève était montée l'embrasser. Hermione, qui ne distinguait plus clairement les traits de ses interlocuteurs, l'avait trouvée moins jolie que dans son souvenir. Elle le lui avait dit. Un réflexe. Elle savait se montrer tendre envers ses petits-enfants, mais elle restait critique envers ses filles. « Rentre ton ventre et tiens-toi droite, ma petite Geneviève, sinon tu vas devenir aussi laide que l'affreuse tante Lily ! » Dans la famille, cette rengaine avait depuis longtemps tourné à la plaisanterie.

En vérité, si Hermione s'était montrée juste envers sa visiteuse, elle aurait remarqué combien le visage de Geneviève

était resté jeune. Un ovale parfait, une chevelure lisse, d'un blond mordoré, retenue en chignon bas, et une toilette sombre qui l'amincissait encore. Son habileté de couturière, qui l'avait maintes fois tirée d'affaire, lui permettait de porter un corset, une veste à basques, une longue jupe droite et un chapeau, confectionnés par ses soins. En dépit des grossesses et de l'adversité, elle gardait l'élégance qui la caractérisait. Son frère Mozart, qui était allé la chercher à la gare, avait été frappé par son allure. Geneviève – *Geenie* pour ses proches – devait bien avoir cinquante ans. Elle en paraissait quinze de moins.

Selon sa bonne habitude, Geneviève s'était bien gardée d'aborder de front les tourments et les doutes qui l'amenaient. Il fallut plusieurs jours aux deux femmes pour parvenir à se parler. Hermione attaqua la première. La valse-hésitation avait assez duré. Chacune savait ce qu'elle voulait obtenir de l'autre. Geneviève cherchait à lui arracher l'accord dont elle avait moralement besoin pour accomplir l'acte qu'elle projetait : se faire passer pour une Blanche. Hermione n'avait aucune intention de lui accorder sa bénédiction. Elle comptait la forcer, au contraire, à renoncer à ce jeu dangereux qui la tentait.

De la victoire de la mère ou de la fille découlerait tout l'avenir de leur descendance.

— Prends garde, ma petite, prends garde à ne pas commettre l'irréparable ! lança sévèrement la vieille dame à l'heure où Geneviève se penchait pour la soulever de son fauteuil et la conduire à son lit.

— L'irréparable, *Mother* ?

— Si tu fais cela, tu devras mentir et te cacher toute ta vie.

Hermione s'était dégagée des bras de sa fille, et se raccrochait à deux mains aux accoudoirs de son siège.

— ...Changer de ville, changer d'habitudes, changer de façon de parler, changer de façon de penser.

Sa voix métallique montait dans les aigus. Elle perdait son souffle, et ses mots devenaient saccadés. Elle s'arrêta un instant pour reprendre sa respiration :

— ...Et moi, en te croisant dans la rue, je devrai faire mine de ne pas te reconnaître. Je ne pourrai te lancer même un regard, ni te dire un mot, encore moins te toucher, ou approcher un seul de mes petits-enfants...

Geneviève ne put s'empêcher de la couper :

— Pourquoi ?

Sa mère poursuivit plus lentement, avec une affectation de calme :

— Car nul ne devra découvrir ton secret. Ni les Blancs. Ni nous. Ni personne. Jamais... Si tu fais cela, tu devras rompre avec ton passé. Rompre avec les êtres que tu aimes, avec tes frères, avec tes oncles, avec le quartier... Si tu fais cela, aucun d'entre nous ne pourra te rendre visite nulle part. Si tu fais cela, nous ne nous reverrons plus.

De nouveau, Geneviève s'écria :

— Mais pourquoi ?

— Car si l'un d'entre nous devait trahir tes origines par une petite faute, un mot trop typique, une blague de notre peuple, une chanson de chez nous, ou même le seul grain de sa peau...

La vieille dame haletait. Elle marqua une pause pour trouver ses mots. Elle voulait s'expliquer sans passion :

— ...Ta sœur a épousé un homme noir. Mozart et Bellini, des femmes noires. Leurs enfants, tes neveux, sont des mulâtres au teint sombre et aux cheveux frisés. Reçois-les chez toi, dans un quartier de Blancs, dans un immeuble de Blancs, et tu seras immédiatement démasquée, arrêtée et condamnée. Vingt ans de réclusion... Et je suis optimiste ! Prépare-toi, Geneviève : tu vas devoir jouer la comédie jusqu'au bout.

— Comment survivre autrement ? La voix de Geneviève n'était plus qu'un murmure. Rick nous a...

— Qu'il aille au diable ! trancha Hermione.

— Il ne reviendra pas. Si tu avais vu avec quelle hâte il a accepté ce poste au bout du monde !

— Peu importe ton mari, vous n'avez qu'à rentrer à Georgetown.

— À Georgetown, mes enfants n'ont aucune chance. Il n'y a plus de travail, plus de commerces, plus d'écoles, plus rien. Pour les Noirs, c'est la misère. Ici. Ailleurs. Partout. Regarde notre rue, jadis si calme et si jolie avec ses logis neufs à deux étages, regarde tout le pâté de maisons : à quoi il ressemble, aujourd'hui ! Toi-même, tu ne vis plus comme nous vivions autrefois. Tu le sais, le quartier tombe en ruine. Il n'y a qu'à voir l'état de cette chambre...

Malgré sa cécité, Hermione sentit le coup d'œil que sa fille jetait alentour. Elle-même savait son papier peint déchiré, ses quinquets fêlés, ses tapis réduits à une trame. Mais qu'y faire ? Ses brus avaient beau veiller, la pauvreté gagnait.

— Et alors ? aboya-t-elle. La vie n'a jamais été facile pour nous, ma petite Geneviève. Nos aïeux étaient des esclaves : ils se sont battus pour conquérir leur liberté. Il t'incombe à toi de préserver ce que leur courage et leurs souffrances t'ont légué.

— Durant vingt-cinq ans, nous n'avons fait que cela, Rick et moi : combattre pour le droit de notre peuple à la dignité. Rick a lutté. On peut lui reconnaître cela : sa pugnacité. Et je l'ai soutenu. Mais chaque année a été une année de recul... Jusqu'à en arriver là.

— Cette maison, ce quartier, c'est notre histoire ! C'est *ton* histoire. Voilà ce qui compte ! L'héritage que nos ancêtres nous ont transmis.

— Ce qui compte, c'est l'avenir de nos enfants... Ce qui compte, c'est la façon pour mes enfants d'avancer, de progresser et de vivre sans terreur.

La vieille dame explosa :

— « Ayez la peau blanche, et vous pourrez tout obtenir », c'est ça ?

— Mais, *Mother*, la discrimination nous empêche de trouver des emplois ! Nous ne pouvons travailler que comme bonnes à tout faire ou comme chauffeurs. Des domestiques... Et il n'y a plus aucun espoir pour que cela change. Même Rick ne croyait plus en la possibilité d'un avenir meilleur. Tu voudrais que mon fils passe le restant de ses jours à cirer les chaussures, mes filles à nettoyer les toilettes ? Je n'ai réussi à leur donner l'éducation qu'ils possèdent aujourd'hui qu'en les inscrivant clandestinement dans des écoles blanches. Les diplômes dont ils rêvent – pour Louise, un diplôme d'institutrice ; pour Russell, un diplôme d'ingénieur ; pour Belle, un diplôme de bibliothécaire –, ils ne pourront un jour les obtenir que s'ils passent pour des Blancs.

— Le vrai combat, ma petite, consiste à s'élever en tant que Noirs !

— Tu parles comme Rick parlait autrefois, *Mother* ! Et on a vu où cela nous a menés.

La nuit était tombée, les noyant toutes deux dans l'obscurité. L'une se tenait tassée dans son fauteuil ; l'autre, debout. Elles gardèrent un instant le silence.

La vieille dame conclut amèrement :

— Tu serais donc prête à te couper de ta famille pour obtenir de meilleures conditions d'existence ? Rompre *par ambition* ? Mais cela, Geneviève, cela dans toutes les langues, cela s'appelle *trahir*.

— La bataille est désespérée, *Mother*, absolument désespérée... Et puis, pour nous, les sang-mêlés, il y a encore autre chose : nous n'existons pour personne. Le mot même de « métis », de « mulâtre », de « quarteron » – appelle ça comme tu voudras ! – n'existe pas dans les états civils. Aux yeux de la loi, on est seulement noir ou seulement blanc. Or, nous ne

sommes ni l'un ni l'autre : nous n'appartenons à rien ! Même aux yeux des Noirs, nous n'appartenons pas à la communauté noire. Tu as vu les articles que les anciens amis de Rick ont publiés contre lui ? Ils l'accusent aujourd'hui d'avoir l'air trop blanc pour défendre leurs intérêts.

— Ce n'est plus ton problème.

Soudain Geneviève se lança, débitant d'un trait :

— À ce stade, la seule voie de salut est de franchir la ligne qui nous sépare des Blancs !

— C'est un abominable péché que de voguer sous de fausses couleurs et de travestir son âme... Un abominable péché pour un homme de couleur que de se faire passer pour blanc.

— Mais de se faire passer pour un Noir quand on est blanc ? ironisa Geneviève.

— De quoi parles-tu, ma fille ?

— Du fait que je ne me sens pas et que je ne me suis jamais sentie noire !

— Comment, *jamais sentie noire* ?

— En tant que femme de couleur, je suis obligée de me considérer comme une Noire et d'accepter de ne pas être traitée comme un être humain... Or, physiquement, je suis blanche. Je ne vois donc pas pourquoi je devrais vivre et mourir comme un chien.

— En abandonnant ton peuple, tu te perds toi-même !

— Je suis la seule personne, absolument la seule, capable de déterminer ma place en ce monde. J'exige qu'on m'accepte sur cette base. Et je refuse que quiconque me dicte qui je suis, ou qui je devrais être.

— Ma petite, beaucoup plus qu'une histoire de couleur, *être noire*, c'est partager les mêmes expériences, les mêmes souvenirs, les mêmes plaisanteries, les mêmes histoires, les mêmes chansons. J'en ai connu, moi, des jeunes qui ont voulu passer de l'autre côté de la ligne, comme tu dis. Ils n'ont eu

ensuite qu'un désir : revenir en arrière, retourner chez eux. Seulement c'était impossible. Comme eux, tu connaîtras la nostalgie, tu connaîtras la solitude, tu connaîtras le regret.

— Le regret d'être constamment humiliée ? Le regret d'être rejetée ? Le regret d'être persécutée ? Le regret d'être brûlée vive ou lynchée ? Tu ne te rends pas compte de ce qui se passe en dehors du quartier ! Si Russell devait entrer comme Noir dans une école d'ingénieurs, ses camarades lui réserveraient le même sort qu'à l'étudiant de Rick. Souviens-toi : c'était un garçon brillant qu'il avait fait accepter à West Point. Ses condisciples l'ont attaché à son lit, lui ont tailladé le visage et coupé les oreilles. Et ses professeurs, qu'ont-ils dit ? Ils l'ont accusé de s'être mutilé lui-même, pour ne pas passer ses examens et risquer de les rater. Qu'ont-ils fait ? Ils l'ont jugé devant une Cour martiale, dégradé et expulsé. Voilà ce qui attend mes enfants.

Hermione balaya l'argument d'un revers de manche.

— Nos racines sont plus fortes que toutes les persécutions. Et plus fortes que toutes les prétendues réussites de ceux qui tentent de passer du côté des bourreaux.

— Quelles racines ? Nous descendons autant des Blancs que des Noirs ! Pourquoi une seule goutte de sang noir l'emporterait-elle sur le reste ?

— C'est la loi.

— Quand une loi est inique, on la transgresse !

— Tu ne m'as pas comprise, riposta Hermione d'une voix vibrante. *Ce qui l'emporte sur le reste*, c'est la fidélité à la mémoire de tes aïeux, *ce qui l'emporte sur le reste*, c'est le respect de ton histoire. Seule la fierté du passé garantit l'honneur de l'avenir... Encore, si tu n'entraînais que toi ! Mais tes enfants !

— Mes enfants veulent devenir des Blancs.

— Ces têtes brûlées de Russell et de Belle, peut-être. Les autres...

Belle Greene

— Les autres aussi. Louise, Ethel, Teddy. Ils le veulent de toute leur âme.

— Si tu les pousses dans cette voie, Geneviève, si tu les laisses commettre ce forfait, tu les condamnes à un exil éternel. Tous les cinq. Car à cela, à leurs origines, ils ne pourront échapper.

Cette prédiction les bouleversa l'une et l'autre. Geneviève tomba à genoux :

— Ne prononce pas ces mots ! murmura-t-elle dans un sanglot.

À bout de forces, la vieille dame laissa reposer sa main sur la tête de sa fille. Elle ne se défendait plus de son étreinte.

Immobiles, elles pleuraient.

Dans la pénombre, leurs silhouettes enlacées se confondaient. Elles formaient un îlot sombre au cœur de la nuit, un bloc tragique et puissant, indissociable, comme une *Pietà* de marbre.

Mais quand Geneviève leva vers sa mère son visage baigné de larmes et supplia : « Ne nous maudis pas, *Mother*, accorde ton pardon à mes enfants ! », Hermione ne put s'y résoudre.

Elle se contenta de prendre le menton de Geneviève et de se pencher sur elle. Plongeant ses yeux morts dans les siens, elle répéta d'un ton pressant :

— Que nul ne découvre votre secret... Si vous vous reniez vous-mêmes, que nul ne découvre votre secret !

New York, 29 West 99^e Rue, juin 1898

Dans le minuscule appartement que la famille Greener occupait au nord de Central Park, Geneviève avait rassemblé ses enfants autour de la table. La réaction de sa mère l'avait ébranlée au point d'être revenue de son voyage à Georgetown pleine d'hésitations et de doutes.

Hermione Fleet restait le chef de famille. Il était impossible de passer outre à sa volonté. Devait-on changer de cap et renoncer ? Il était encore temps. La décision n'était pas prise. Le mal n'était pas fait. Elle pouvait encore convaincre ses enfants de reculer.

La discussion de ce soir engageait l'avenir de chacun d'eux. Elle avait donc tenu à ce que la benjamine, Theodora – la petite Teddy âgée de douze ans –, soit aussi présente.

— Avant toute chose, commença-t-elle avec lenteur, je dois vous avertir que j'ai parlé à votre grand-mère de notre, de ce... Elle cherchait le mot juste.

Les flammes du plafonnier vacillaient au-dessus de leurs têtes, distillant sur leurs six visages une lueur incertaine. Depuis le départ du *pater familias*, les économies de gaz s'imposaient. Et sous cette lumière, le teint de Russell, son fils aîné, et celui de Belle, sa cadette, lui semblaient dangereusement foncés. Leur type méditerranéen les mettait à part, et cette différence l'inquiétait. Ce n'était pourtant pas une nouveauté. De tout temps, Belle avait dû brosser ses cheveux avec plus d'énergie que Louise et Ethel, afin de discipliner la masse sombre de sa chevelure qu'elle remontait en chignon haut, comme le voulait la mode. Russell, quant à lui, gominait ses boucles rebelles et les coiffait en arrière. Rien que de très banal, s'ils avaient habité l'Italie ou l'Espagne. Mais en Amérique, pour des Noirs qui tentaient de franchir la barrière, leur beauté trop exotique attirait l'attention et les mettait en péril.

De tous, ces deux-là couraient le plus grand risque de se faire prendre.

Ici, à New York, la ségrégation pouvait bien ne pas être légalement déclarée, elle s'exerçait partout. Et si quiconque, dans une cafétéria, avait eu l'idée de demander à Russell et à Belle leurs papiers, où figurait l'estampille *colored*, ils n'auraient pas été

servis. Ou avec tant de mauvaise grâce qu'ils auraient été contraints d'en sortir.

Jusqu'à présent, ni Geneviève ni aucun de ses enfants ne s'étaient officiellement déclarés blancs. Depuis leur arrivée à New York – dix ans plus tôt –, ils se contentaient de se taire. *Keep your damned mouth shut*, dans le vocabulaire argotique de Belle. Ne rien dire. Mentir par omission.

Mais tous ici savaient que, s'ils voulaient continuer à ne pas patauger dans le caniveau quand les Blancs marchaient sur les trottoirs, continuer à essayer des bottines dans les magasins et non dans les arrière-boutiques, à éviter les coups de coude et les crachats dans les queues du tram, le silence sur leurs ancêtres ne suffirait pas longtemps à tromper leur monde. Et tous rêvaient de sauter le pas en falsifiant leurs actes de naissance et en s'inventant une fausse identité.

— Votre grand-mère a très mal réagi, expliqua Geneviève. Elle nous a prédit le pire, si nous poursuivons dans cette voie.

— Qu'espérez-vous d'autre ? s'exclama Belle. Qu'elle approuve ?

Dans la pénombre, Geneviève ne voyait que les mains de Belle posées bien à plat sur un porte-documents. Si ses traits restaient indistincts, sa voix rauque la rendait immédiatement reconnaissable. Geneviève la savait déterminée à franchir la ligne et la soupçonnait même d'y pousser les autres.

— Et Père, tu l'as aussi mis au courant ? s'enquit Louise, sa fille aînée.

— L'avis de Père, coupa Belle, on s'en moque. Père n'existe plus.

Belle l'avait tellement aimé. Enfant, elle attendait le retour de Rick avec une impatience que ses sœurs partageaient plus modérément. Elle s'endormait le soir en rêvant de ce père courageux, qui s'élevait contre la police et les juges au péril de sa vie. Elle gardait en elle les baisers qu'elle lui donnerait,

toutes les questions qu'elle lui poserait. Quand il rentrait à Georgetown pour les fêtes, elle le guettait durant des heures au bout de la rue, et ne le lâchait plus. Elle l'interrogeait sur ses voyages, les gens qu'il avait rencontrés, les débats auxquels il avait participé. Il était fier de sa curiosité, et lui expliquait la nécessité de ses combats. Mais il ne répondait à ses questions qu'aussi longtemps qu'elles ne l'ennuyaient pas. En vérité, il préférait la compagnie moins brillante de Russell, le seul garçon. Geneviève songeait que Belle pouvait bien admirer son père, découper ses articles, grandir avec la même passion pour les livres et les idées, la petite l'agaçait. En vérité, elle lui ressemblait trop, et leurs tempéraments, par leur magnétisme même, ne pouvaient s'accorder. De cette indifférence, Belle souffrait.

Elle n'avait toutefois rien cédé de sa passion pour lui, jusqu'au moment où, vers l'âge de douze ans, elle avait pris conscience de la solitude de sa mère et des difficultés dans lesquelles il les laissait. Elle avait été la première à constater que chaque retour de Rick entraînait la naissance d'un nouveau bébé. Geneviève n'avait jamais cessé d'être enceinte. Sept grossesses en dix ans. Elle avait perdu deux petits garçons, et ses enfants étaient aujourd'hui toute sa vie. Ils l'avaient vue travailler avec acharnement afin de leur assurer une « éducation » : sans la connaissance, point de salut. Elle leur avait inculqué ce principe. Et sur la nécessité d'étudier, elle s'entendait avec son mari. C'était même le seul point où ils se retrouvaient.

Geneviève avait beau ne jamais se plaindre, ses aînés avaient été témoins de la discorde qui régnait entre leurs parents. Ils savaient désormais que, dans les multiples préoccupations de leur père, ils passaient en dernier.

Quand celui-ci avait mis un terme à ses allers et retours, et qu'il les avait fait venir à New York, ils avaient cru que les choses s'arrangeraient. Mais en vivant sous le même toit, ils

avaient bien dû constater que Rick se révélait tout aussi absent, et plus impatient que jamais. Avec le temps, ils avaient fini par reporter tout leur respect sur la figure maternelle.

Cette période new-yorkaise s'était pourtant ouverte sous les meilleurs auspices : Rick Greener avait été recruté par l'Association pour le Monument à la Mémoire du général Grant. Afin d'honorer cette immense figure qui venait de mourir – le vainqueur de la guerre de Sécession, le président des États-Unis durant la Reconstruction –, le maire libéral de New York désirait édifier dans sa ville un mausolée digne du personnage. Il avait choisi, comme membres fondateurs de son Association, les hommes les plus riches et les plus puissants de Manhattan – notamment les magnats John Pierpont Morgan, Cornelius Vanderbilt et John Jacob Astor –, qui avaient appartenu, comme lui, au parti abolitionniste de Grant. Ce dernier restait l'objet de la vénération des gens de couleur qu'il avait libérés. Le conseil d'administration avait donc jugé habile d'engager comme secrétaire une figure de la communauté noire. Qui, mieux que le professeur Greener, premier diplômé noir d'Harvard, pouvait représenter les anciens esclaves ? Ce Greener avait été félicité par le général Grant, quand il avait visité l'université en 1875 ; il avait même été reçu par le Général à Washington, avec les délégations pour la défense des droits civiques. En outre, il avait presque l'air blanc, ce qui, aux yeux de Mr Astor et de Mr Morgan, le rendait acceptable.

On l'avait donc chargé de trouver le financement d'un mausolée gigantesque, à la mesure du Général. Et aussi de lancer des appels à candidature parmi les architectes américains, de sélectionner leurs projets, et de soumettre l'ensemble au Comité.

Richard Greener s'était multiplié, mettant sa prodigieuse énergie au service de sa mission.

Cette œuvre titanesque, qu'il avait accomplie avec génie pendant sept ans, ne lui avait apporté aucune reconnaissance. Lors de la grande cérémonie d'inauguration, son nom, parmi les centaines de personnes qu'on citait et remerciait, n'avait même pas été mentionné. Et pour cause ! Son protecteur – le maire de New York – venait de perdre les élections au profit d'un maire conservateur. Discrédité par son rival et successeur, il avait dû se retirer de l'Association. Rick, désormais sans appui, isolé politiquement, et livré à la vindicte des membres les plus racistes du Comité, s'était rapidement trouvé en butte à tous les affronts. Il avait cessé d'être respecté. Cessé d'être payé. On l'avait contraint à démissionner.

Un tel revers n'avait arrangé ni ses finances ni ses relations familiales.

En vérité, il accusait maintenant sa femme d'être responsable de tous ses échecs, et notamment des rumeurs selon lesquelles il aurait délaissé la lutte politique et abandonné ses frères de couleur au profit de son ambition personnelle. À l'entendre, c'était sa faute à elle, qui les avait installés dans un quartier de Blancs, qui avait inscrit ses enfants dans des écoles pour Blancs et qui n'avait reçu chez eux que des Blancs, si les radicaux noirs le traitaient maintenant de traître et lui reprochaient d'avoir négligé les meetings. C'était elle qui l'avait poussé à accepter cet emploi au service des nantis. Comment aurait-il pu avoir le temps de préparer ses discours, d'écrire ses articles et d'organiser ses débats, alors qu'il avait déjà manqué d'heures, de minutes, de secondes pour accomplir sa tâche au Comité Grant ? Il avait travaillé comme un forcené pour nourrir sa famille ! Oui, c'était la faute de Geneviève si le président de l'American Negro Academy, l'un de ses anciens collègues, lui avait refusé sa carte de membre. Sa faute, si, dans les journaux noirs auxquels lui-même avait toujours collaboré, ce même président avait osé donner pour raison de son veto : « Mr Greener mange à tous les râteliers.

Il a été un homme blanc à New York où il s'est détourné de tous ses camarades de couleur. Maintenant que ses amis les Blancs l'ont chassé, il affecte d'être de nouveau des nôtres. Je n'ai personnellement aucun problème avec le fait que Mr Greener se fasse passer pour un Blanc. Mais je m'oppose à ce qu'il revienne dans nos rangs et qu'il use de sa négritude pour obtenir un poste politique, si, un jour, nos compagnons devaient être élus. »

De cette exclusion, Rick ne s'était jamais remis.

Ses disputes avec Geneviève, à propos des injustices dont il était la victime et des griefs dont il était la cible, atteignirent une telle violence qu'il finit par désertier le domicile conjugal et s'installer chez une de ses maîtresses. L'idée que Rick la trompe publiquement et qu'il dépense ses maigres gains pour ses plaisirs acheva d'exaspérer sa femme. Et quand elle apprit qu'il cherchait un poste au bout du monde, Geneviève explosa à son tour dans un flot de reproches. Une amertume sans bornes.

Le couple en arriva à un tel niveau de fureur réciproque que l'oncle Mozart fut dépêché de Georgetown pour leur servir de médiateur. Il n'obtint aucun accord financier autour d'une éventuelle séparation. Rick décréta qu'il ne paierait ni les études ni la vie quotidienne de quiconque à l'exception de sa petite dernière, Teddy, et annonça son embarquement définitif pour Vladivostok.

— Espérons qu'il y restera ! conclut Belle.

Cette remarque lancée dans la nuit provoqua un vague remous chez ses frères et sœurs. Elle insista :

— Au revoir et bon débarras... Inutile de vous voiler la face, c'est la réalité, on ne le reverra plus. L'activiste Greener, c'est fini. Et tant qu'à faire, autant en profiter ! plaisantait-elle. Foutus pour foutus, on l'enterre et on change de nom.

Belle Greene

Elle s'était toujours exprimée sans détour. Et son langage, à force d'être clair, frisait souvent la grossièreté. Dieu seul savait d'où elle tirait ses expressions d'argot, quand elle parlait aujourd'hui de son père ! À dix-neuf ans, elle ne le ménageait plus.

Cette fois, Geneviève ne jugea pas opportun de la reprendre. Elle-même, durant ces dernières années, s'était faite l'avocat du diable, tentant de canaliser le rejet de Belle pour tout ce qui touchait à Rick et à ses engagements. Trop d'espoirs déçus. Trop d'injustices. Trop de violences et de causes perdues. Surtout, trop de hontes. Avec, au bout du compte, les injures des gens de couleur. *Trop blanc pour les Noirs. Trop noir pour les Blancs.* Un destin sans issue qui achevait de la convaincre de l'inutilité de la lutte pour laquelle il avait tout sacrifié.

Aux yeux de Belle, son père incarnait l'exclusion dont elle ne voulait plus.

Les derniers amis de Greener au Comité lui avaient obtenu ce consulat aux confins de l'Asie ? Grand bien lui fasse !

Il n'avait daigné fournir à sa famille aucune explication sur son prestigieux voyage ni semblé envisager, fût-ce un instant, qu'elle le suive. Considérant que Geneviève s'opposait à son départ et que ses enfants avaient pris le parti de leur mère, il avait cessé de les voir. Qu'ils aillent au diable ! Louise, Russell, Belle, toute la clique ! Il avait assez payé de sa personne pour n'avoir pas à se justifier devant eux. Pendant trente ans, les Fleet de Georgetown l'avaient critiqué en tout. Son abominable belle-mère n'avait cessé de le calomnier. Et si ses propres enfants étaient aujourd'hui en âge de le désapprouver, ils étaient aussi en âge de se débrouiller sans lui.

Même à l'heure de la séparation, pas un mot à sa femme, pas un geste pour personne. Pas même l'aumône d'un regret. Pas même l'illusion d'une promesse de retour. Il s'était embarqué sans un adieu. Hier.

Belle Greene

Pour Belle, tout était dit. Il avait failli à ses responsabilités les plus essentielles. Le temps était venu de changer de vie.

— Pas en changeant de nom, quand même ! s'esclaffa Ethel.

— Si ce n'était que de nom, *my Daaaaarling*, le passage au blanc serait facile.

— Mais on nous connaît partout comme la famille Greener !

— On pourrait trouver quelque chose d'approchant. Quelque chose qui resterait *nous*, mais qui nous distinguerait de *lui*, proposa Louise. On pourrait par exemple enlever une ou deux lettres... *Gene ? Louise Gene ?*

— Moche, trancha Belle... *Greene ?*

— Banal, asséna Ethel.

— Justement. Il n'y a probablement qu'une seule famille *Greener* à New York, mais il y a des milliers de *Greene* partout aux États-Unis. En devenant de gentils petits *Greene*, on se fond dans la masse et on disparaît.

— Banal, quand même. Et trop voisin de Greener pour effacer nos liens avec Pa'.

— Sauf si on y ajoute quelques fioritures. *Miss Belle Greene de Windsor*. Joli, non ?

Geneviève fronça le sourcil :

— Assez de pitreries, Belle ! Si tu continues sur ce ton et avec ce vocabulaire, tu quittes la table !

La jeune fille ne se laissa pas impressionner. Elle pouvait bien passer pour la plus légère de la fratrie, certainement la plus fantaisiste, elle conduisait la plupart des conseils de famille. Et nul ne pouvait lui contester un solide sens pratique, dont les aînés Louise et Russell étaient dépourvus. Geneviève ne connaissait que trop bien le trait prédominant de son caractère : prendre avec une apparence de désinvolture tous les accidents de la vie. Surtout les coups. Elle avait vécu le départ de son père comme une trahison et un abandon.

Loin de s'appesantir sur cette blessure, elle s'en moquait. Un refus délibéré, systématique, de reconnaître en elle – et chez autrui – toute sentimentalité. Elle ne cédait jamais, du moins aux yeux du monde, à la moindre émotion. Sinon à un choc intellectuel. Ah, ça, quand il s'agissait de parler d'un livre, Belle y mettait le ton. Elle avait même des trémolos dans la voix. Mais pour le reste : plaisanteries, sarcasmes, ironies. Un badinage perpétuel. C'était tantôt drôle, tantôt exaspérant.

— Ceci n'est pas un jeu, Belle, insista sa mère.

— Ceci n'est pas un jeu, *Mummy*, j'entends bien. La situation est même assez tragique. Alors autant frapper fort et faire les choses en grand. Blague à part...

Belle ouvrit son porte-documents où figurait un arbre généalogique sur trois générations. Il était impossible d'en voir les détails, mais sa parole suffisait :

— Au terme d'une petite enquête, voici ce que Russell et moi vous proposons : *Maman* – désormais, à la française, c'est plus chic – est née en Virginie dans une famille de planteurs sudistes que la guerre de Sécession a totalement ruinée. *Maman* n'a pas une goutte de sang noir, elle l'a totalement bleu. Foutue pour foutue...

— Belle, encore une grossièreté, et tu sors !

— *Maman* devient donc une aristocrate d'Alexandria qui descend d'un côté d'une famille hollandaise : la lignée des *van Fleet* que vous repérez là. Ce pourrait être aussi *van Vliet* si vous trouvez que cela fait plus européen... De l'autre, d'une branche portugaise : une ascendance qui expliquerait notre teint mat, à Russell et à moi. Le Portugal me paraît mieux que l'Italie, trop connue, trop visitée. Ce côté-là, c'est la branche *da Costa*. À Lisbonne, il y a des centaines de *da Costa*, ce ne devrait donc pas être un problème de s'y perdre. Notre père, feu le capitaine John Greene, était anglais – là aussi, les John Green sont nombreux dans l'Empire britannique. Officier de l'armée des Indes et cadet de famille, il est mort à Bombay,

en laissant sa noble veuve dans le besoin. Elle a donc quitté la Virginie pour s'installer à New York, où elle gagne sa vie en donnant des cours de piano. Aux Indes, son mari s'était fait voler sa malle avec leur certificat de mariage, mais elle peut jurer sur la Bible de l'authenticité de leur union. Maman a l'air si distingué que cela ne posera pas de problème. Quant au reste, nos actes de naissance, s'ils ont bien été enregistrés à Washington, ils ne nous ont pas suivis à New York. Là aussi, il suffira que Maman jure que nous sommes nés en Virginie. Ah, bonne nouvelle : pour brouiller les pistes, elle perd ici dix ans. Elle est aujourd'hui âgée d'une quarantaine d'années.

— Alors moi, j'en ai trois ? coupa Teddy.

— C'est en effet là où le bât blesse et les choses se compliquent. Belle pouffa de rire : Moi, je pourrais en avoir quinze !

Geneviève ne put retenir un geste d'exaspération :

— Ça suffit, Belle : en t'entendant je mesure à quel point vous êtes immatures ! Des enfants !... Le sujet est clos. Et la réponse est *non*, personne ici ne se déshonorera avec de faux témoignages.

— Je n'ai pas encore évoqué le plus important. Ce qui va compter dans l'avenir... Les enfants, justement. Si nous sommes blancs, nous épouserons des Blancs et nous aurons des bébés blancs. Mais...

— Mais, coupa sa mère, vous pourriez aussi avoir des bébés noirs. Tu le sais très bien. Cela peut sauter une génération, tout comme se produire au sein d'une même fratrie. Regardez votre oncle Mozart et votre oncle Bellini. L'un a l'air blanc. L'autre est noir. Que se passerait-il si l'un d'entre vous donnait naissance à un bébé de couleur ?

— Il trahirait tous les autres.

— C'est la raison pour laquelle nous avons fait le serment de n'avoir jamais d'enfants, appuya Ethel.

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! s'exclama Geneviève, atterrée.

— Nous l'avons juré entre nous, trancha Belle... Ethel, Louise, Russell. Nous nous sommes engagés les uns envers les autres à rester stériles, pour que nul ne découvre notre secret.

Ces mots achevèrent d'affoler Geneviève. C'était la phrase exacte qu'avait prononcée sa mère.

— Même moi, intervint la jeune Teddy. Je l'ai juré sur la Bible.

Geneviève, qui n'explosait jamais, perdit ici son sang-froid :

— J'ignore qui a eu l'idée d'un serment aussi monstrueux, mais je vous ordonne de l'oublier immédiatement. Aucun d'entre vous ne peut s'engager à pareille abomination ! Votre grand-mère a totalement raison. J'ai changé d'avis et vous allez m'obéir. Franchir la barrière de couleur est une idée folle qui conduit au désastre. Impossible !

— Impossible du vivant de Grandma, d'accord, approuva Belle. Mais après ?

Le Cimetière des Esclaves Affranchis de Washington, janvier 1899

Le cercueil d'Hermione Fleet semblait aussi petit que celui d'un enfant. En dépit d'une pluie glaciale, toute la communauté noire de Georgetown se trouvait rassemblée autour de sa tombe.

Le clan Fleet eût sans doute suffi à remplir le cimetière, mais la foule qui rendait hommage à la défunte venait de bien plus loin. Même les anciens compagnons de lutte de son gendre, le célèbre professeur Richard Greener, avaient fait le déplacement ; même les étudiants de Rick, ces hommes qu'il avait jadis soutenus, formés, et quelquefois défendus devant les tribunaux. Toutes les générations, tous les milieux, toutes les classes, toutes les castes et toutes les nuances de couleur. Commerçants, ouvriers, domestiques, chômeurs. Certains

avaient l'air blancs : ceux-là, le pasteur Philipps pouvait les repérer de loin, parmi les pierres tombales qui hérissaient la pelouse. Il repérait ensuite les Noirs les plus misérables, ceux qu'il appelait les *Désespérés* car ils rêvaient d'assassiner les Blancs. Puis, plus près de la tombe, ses paroissiens habituels, les *Domestiqués*, qui ne connaissaient pas la révolte et servaient les Blancs. Et enfin, les *Éduqués* qui vivaient entre eux dans une société policée, sans aucun lien avec les Blancs. À cette dernière catégorie appartenait la famille d'Hermione, *La Petite Dame de Fer de Georgetown*, que le pasteur avait bien connue et beaucoup aimée.

Ses descendants formaient un groupe compact, presque aussi hétéroclite devant le caveau que le cortège qui s'attroupaient derrière. Dans la masse de ses petits-enfants, on distinguait immédiatement la progéniture de son aînée. Chacun ici connaissait Geneviève Fleet-Greener. Elle pouvait bien ne plus habiter le quartier depuis dix ans, ses relations avec la paroisse et l'affection qui la liait à ses amies de jeunesse ne s'étaient pas rompues. Aux yeux de la communauté, les Greener appartenaient intrinsèquement à l'église du pasteur Philipps.

Et tous ceux que le docteur Fleet, le mari de la défunte, avait soignés, tous ceux qui autrefois avaient étudié leurs gammes avec Hermione, le piano avec ses filles ; ceux qui avaient joué dans la maison de T Street avec les enfants de Geneviève, avec Louise, Russell, Belle et Ethel, étaient venus les soutenir et témoigner de leur fidélité. Un immense groupe de jeunes gens entourait les aînés. Russell, le garçon, serait bientôt majeur et ses condisciples d'antan n'avaient pas manqué à l'appel. Quant aux trois filles, âgées respectivement de vingt et un, dix-neuf et dix-huit ans, elles attiraient tous les regards. À Georgetown, les canons de la beauté féminine ne différaient pas de chez les Blancs : moins une femme avait la peau sombre, plus elle était séduisante. Et de ce côté, les petites Greener incarnaient l'idéal. Avec leur teint diaphane

et leur chevelure d'un blond cuivré, Louise et Ethel étaient devenues de vraies splendeurs. On tentait aussi d'apercevoir Belle, celle du milieu, une jolie brunette aux yeux gris. On s'en souvenait comme de la plus dissipée de la classe. Une chef de bande dont les impertinences avaient fait rire ses camarades jusqu'en huitième. Enfant, elle collectionnait déjà les amoureux. Plus d'un gamin lui avait déclaré sa flamme, en signant sa missive avec des lettres de sang. À ses côtés, la benjamine, Teddy, au seuil de l'adolescence, sanglotait sans retenue.

Aucune d'elles ne prêtait attention aux œillades dont elles étaient la cible. En grand deuil, elles gardaient les yeux baissés sous leurs chapeaux ruisselants. Toutes vénéraient leur grand-mère, et la vue de son cercueil qui descendait lentement dans la terre les submergeait d'émotion.

Si la cérémonie au cimetière avait plongé Geneviève dans une tristesse sans fond, l'immense réunion qui eut lieu après l'enterrement acheva de l'ébranler. Tous les êtres qu'elle aimait étaient là. Les uns se tenaient regroupés autour du piano, les autres entouraient le pasteur. Malgré le chagrin, les petits couraient partout. Ils mettaient une sourdine à leurs cris et leurs pas se voulaient feutrés, mais ils s'amusaient avec énergie. Cette chaleur au sein de sa famille, cette gentillesse, la complicité qu'elle partageait avec chacun, les souvenirs... Et cette gaieté – même en ces circonstances –, cette incroyable joie de vivre de la communauté : comment y renoncer ? Elle chercha des yeux ses enfants. Elle vit Louise et Ethel, bavardant dans un coin avec leurs cousines. Russell, intime et familier, parmi ses camarades. Ils appartenaient complètement au bloc 1400 de T Street, ils y appartenaient tous les cinq. Quelle folie d'avoir songé à les en couper, quelle honte d'y avoir pensé même un instant ! C'eût été le déchirement qu'Hermione avait prédit, le regret, la nostalgie, la solitude.

Ici se trouvait la vie, la *vraie* vie.